

La passion New York le mal de la ville

par Régine Robin-Maire

Quelques moments fugitifs glanés au hasard.

En arrivant vers la 5^e Avenue, venant de la 6^e, à l'angle de la 57^e Rue, un rayon de lumière sur les gratte-ciel, une découpe de l'ombre et de la lumière sur ces masses architecturales, une beauté foudroyante.

Je ne me lasse pas de cette ville. Elle me rentre dans le corps à tout moment. Ce n'est pas seulement la beauté des puits de lumière entre les gratte-ciel, ce que les gens des années 30 appelaient des canyons dans la ville. Ce n'est pas seulement l'énergie que la cité communique, tonique, stimulante, c'est encore d'un autre ordre. Un désir de se fondre dans New York, fusion qui, paradoxalement, vous rend toute votre individualité, votre singularité.

D'où me vient cette passion des grandes villes, des capitales ? Bien sûr, je suis née dans une de ces mégalofoles. Je n'ai découvert la campagne que tardivement et j'avoue que je n'ai pas d'atomes crochus avec la verdure. C'est le pavé des villes qui m'enflamme, les rues, leur animation, les places, les monuments, les illuminations le soir, les enseignes au néon, le trottoir mouillé après la pluie, l'odeur du métro, le bruit du bus approchant à l'arrêt, le klaxon du taxi qui cherche à brûler le feu rouge, les ménagères se hâtant de rentrer avec leur filet à provisions, les jeunes en bande, brillant en descendant le boulevard en patins à roues alignées, les amoureux qui continuent à se bécoter sur les bancs publics à Paris ou sur le terre-plein au milieu de Broadway. Je me vois en train d'attendre le 102 sur San Vicente à Los Angeles pour aller sur

Sunset Boulevard, ou le 20 pour traverser la ville sur Wilshire jusqu'à Santa Monica ; à l'arrêt du 104 à la 116^e Rue, sur Broadway, en face de l'université Columbia, voulant descendre jusqu'à la 42^e Rue ; sur le quai du métro à Montparnasse ou à l'arrêt du tram 6 sur Landberger Allee pour me reposer dans le grand café de Hackescher Markt à Berlin. Des transports publics, des bistrotts en tout genre : brasseries, *kneipen*, pubs retapés à l'ancienne dans le centre de Londres, Starbucks partout et plus particulièrement à New York ; bistrotts où je vais me détendre, glandouiller, lire mes journaux dans la langue du pays ou, fidèle au *Monde* et à *Libération*, où je vais pester sur les aléas de la politique française ; où je vais me recueillir, écrire, penser au livre que je porte en moi ; faire ma correspondance, mes comptes en dégustant des capuccini ou du vin, selon. S'il y a de la musique en sourdine, du jazz, des airs anciens, chansons américaines ou françaises des années 1960, je suis aux anges. La moleskine, les néons me comblent d'aise. Au-dehors, je vois tomber la neige ou la pluie qui s'abat sur un New York soudainement métamorphosé, ou, au contraire, j'écoute le bruit du vent dans les feuilles odorantes des tilleuls au début de l'été. Je suis bien à l'intérieur laissant couler la vie, battre le temps. Je me dis souvent, saisissant l'instant, le savourant comme une « jouisseuse » éperdue que c'était ça le bonheur et que je pourrais ne pas m'en apercevoir, qu'il me faut absolument en être consciente, immobiliser ces instants de plénitude.

Autre plaisir de la très grande ville, le cinéma. Je passe ma vie au cinéma. Le plaisir du bistrot que j'évoquais à l'instant est inséparable de celui du cinéma. J'aime l'atmosphère de la salle, du grand écran dans le noir quand, les après-midi de semaine, je me trouve avec « quatre pelés et trois tondus » dans une salle immense, que j'ai pour moi le siège à côté du mien pour mettre mon manteau et mes sacs, de la place pour mes pieds et que je peux m'étaler sans personne pour me gêner. L'écran est alors, comme la salle, tout à moi. Je ne suis ni devant l'écran, ni dedans, je suis moi-même l'écran, je ne

fais qu'un avec lui. Plaisir du générique, du nom des acteurs et du metteur en scène, plaisir des images, des paysages, des scènes urbaines, des intrigues, des suspens, des *thrillers* ; plaisir du noir et blanc des films américains de mon adolescence, plaisir de la couleur, des paysages de l'ouest, des westerns ; plaisir de ces silhouettes masculines, de cet accent américain que je trouve si érotique ; plaisir si particulier de la reconnaissance quand on a vu le film deux ou trois fois et qu'on attend avec impatience le retour de telle ou telle scène ; plaisir de la bande son, de la musique et de la façon dont elle accompagne, souligne, ou au contraire grince avec la narration. Je ne me lasse pas. Chaque séance est une fête, et des séances, il peut y en avoir deux par jour (au prix « senior », s'entend). Ne me demandez pas ce qu'est le cinéma. Je suis le cinéma. Rien à voir avec un film vu à la télévision ou même sur un DVD, ni même dans une grande salle en banlieue. Non ! Il faut que le cinéma donne sur un trottoir de la métropole, que le soir, en sortant, je retrouve les néons, les enseignes, la circulation trépidante, la stridence des sirènes des voitures de flics, des pompiers ou des ambulances ; le bruit si particulier du métro quand on marche sur une grille du trottoir à son passage ; celui pétaradant des bus. Il me faut ce tapage, la masse des bâtiments alentour. Une ville qui ne s'arrête jamais, un bistrot qui est encore ouvert à deux heures du matin, un cinéma où la dernière séance commence à onze heures ou à minuit. J'aime aussi me balader en taxi, me perdre dans les embouteillages, entendre les gens râler. Moi seule ne suis pas pressée puisque je vis du rythme de la ville. Elle se donne alors à voir avec lenteur, goulûment. C'est à vous de savoir l'apprécier, de la caresser, d'entretenir avec elle des conciliabules secrets, des mots d'amour adressés à elle seule, qu'elle seule peut comprendre.

Je découvre que mon rapport à New York ne consiste pas ou pas seulement à accumuler des expériences, des noms propres, des images, du vécu, de la cristallisation existentielle qu'il me faudrait par la suite convertir en passé, en souvenir,

voire en texte. Je peux avoir parcouru mille fois Broadway entre la 116^e Rue et Columbus Circle ; je peux savoir par cœur où sont les grands musées, les avoir tous visités, être allée mille fois dans les cinémas du Village, dans les restaurants du Mid-Town, ce n'est pas ça qui compte. C'est quelque chose de plus lancinant, le rapport immédiat, tangible à la ville et non son souvenir. Descendre à nouveau Broadway, attendre le 104 ou le M4, remonter Riverside Drive, être assise au *Monde*, ou au *Fiorello*, refaire mille fois ces traversées est-ouest, ces coulées nord-sud, faire corps avec la ville *hic et nunc*. C'est pourquoi il n'y a pas de remède à mon mal de New York, à son manque, à son absence. Il faut y être, y vivre le quotidien, la répétition jusqu'au ressassement, la banalité lumineuse des gestes jour après jour, se repaître du mordoré de sa lumière de miel les soirs d'automne, du piquant du froid sur Riverside Drive, les matins glacés d'hiver, des reflets des arbres en fleurs sur la façade des gratte-ciel, en avril. Il faut pouvoir s'y retremper en permanence. D'où mon angoisse quand le compte à rebours commence et qu'il me faut songer à la quitter, quand ne reste plus qu'une dizaine de jours. La panique me saisit alors. Car le problème n'est pas de me dire : il y a encore des galeries de Chelsea que je ne connais pas, une nouvelle exposition au MoMa que je n'ai pas eu le temps de voir, tel coin du Bronx où je ne suis pas allée, tel bar de Brooklyn qui vient d'ouvrir et que je ne connais pas, mais le quotidien qui me serait bientôt dérobé, une couleur du ciel au crépuscule, à l'angle de Broadway et de la 63^e Rue, le miel de sa lumière, l'odeur de pizza ou de café sur Amsterdam ; un quotidien dont je serais désormais coupée, un vécu qui ne pouvait désormais que se pétrifier dans le souvenir. Certes, habitant à Montréal, je pouvais me dire qu'il m'est aisé de venir à New York, que j'arpenterai à nouveau Broadway du nord au sud, bien sûr, et ce, en toute saison, que je reviendrai pour de longs week-ends, pour une semaine, dix jours voire une quinzaine de jours dans quelque hôtel miteux ou, au contraire, sur un coup de folie, dans des

palaces luxueux comme l'hôtel Pierre ou le Waldorf Astoria. Mais rien ne pouvait remplacer le fait de vivre à New York durant de longs mois, d'avoir une adresse new-yorkaise, un compte en banque new-yorkais, un numéro de téléphone avec le 212 comme *area code*. Rien ne pouvait remplacer mes itinéraires quotidiens, les petits déjeuners chez Tom à l'angle de Broadway et de la 112^e Rue, ma banque à la 109^e Rue, le *boui boui* où je venais lire mes journaux et boire cette tisane de café si caractéristique du café en Amérique du Nord, à la 108^e Rue, le Starbuck de la 110^e Rue sur le trottoir ouest, la cyberboutique à la 98^e Rue où je prenais connaissance de mes mails et y répondais, les cinémas Loews de la 84^e Rue et de la 68^e Rue, le Barnes and Noble en arrivant au Lincoln Center, le Lincoln Plaza et la petite place en plein air où je lisais quelques pages d'un livre en attendant l'heure de la séance de cinéma. Rien ne pourra remplacer mes allées et venues dans ce quartier de l'université Columbia devenu si familier. C'est ce monde que j'allais perdre, la respiration même de la métropole, son rythme syncopé, son énergie explosive, vitale.

Ce quotidien, pourtant, n'était pas si facile à vivre. New York est une ville dure qui ne vous fait pas de cadeau. Les bus peuvent mettre une éternité à arriver ou bien ils ne s'arrêtent pas à l'endroit où vous les attendez. Vous avez oublié qu'il s'agissait d'un express et vous avez mal lu les poteaux indicateurs. Les taxis, ces taxis jaunes dont le nombre est légendaire sont soudain pris d'assaut les jours de forte pluie ou de neige et vous voilà rendue à la loi de la jungle où vous n'êtes jamais la plus forte. Ou encore, ce sont les lignes de métro dont le parcours est détourné. Il y a des travaux sur la ligne. On ne rejoint plus Brooklyn par les lignes habituelles, surtout durant le week-end. À d'autres moments, ce sont les nouvelles locales à la télé qui sont terrifiantes. Un petit vieux s'est fait écraser dans le Queens. Il traversait pourtant au feu vert, mais un motard l'a fauché ; une mère de famille, bien sous tous les rapports, a tué son fils et l'a découpé en petits morceaux à Brooklyn; un caïd de la drogue s'est fait descendre

dans le Bronx. Giuliani a eu beau « nettoyer » Times Square, le Lower Manhattan et le métro, chasser les clochards et les sans-abri qui se blottissaient dans des boîtes de carton empilées, transformées en baraques provisoires au pied des grands hôtels, il reste néanmoins de la criminalité à New York, pas comme dans les années 1960-70, mais tout de même ! Il y a aussi tous ces dingues rencontrés au hasard, en particulier dans le métro, qui font des sermons, haranguant la foule sur la fin des temps, le jugement dernier, l'urgence où vous êtes de faire votre salut. La religiosité ambiante des États-Unis n'aide pas et pousserait plutôt à une dinguerie généralisée. Il est vrai que la ville d'après le 11 Septembre 2001 a reçu « un coup du moulin » et qu'elle en garde la trace, et pas seulement à cause du trou en attente de reconstruction du fameux *Ground Zero*.

Néanmoins, la panique, à l'heure de quitter New York. Cette ville allait continuer sans moi. Cette panique empoisonnait mes dernières semaines car chaque minute qui passait raccourcissait inéluctablement mon séjour et ne faisait que renforcer mon angoisse qui me prenait aux tripes. J'avais beau me dire encore une fois que j'allais écrire sur New York, convertir mon angoisse en écriture, que la ville, par l'écriture, continuerait à vivre en moi et par moi, cela ne suffisait pas à me consoler, à rendre ma peine moins lancinante. C'était comme quitter un être cher, un amant, sachant que, par la suite, rien ne serait plus comme avant, même si on se jure une fidélité éternelle. Transformer l'absence en création ? Dans son beau livre consacré à New York, Antonio Munioz Molina, soulignant l'énergie incroyable que la ville transmet, pense aux potentialités littéraires produites par la fréquentation de New York. Il écrit :

Je revis à Manhattan l'état de transe que j'ai connu sur place à Grenade un soir d'été, alors que j'avais vingt-cinq ans, quand j'ai soudain découvert, lesté de ma légère biographie, de mon premier travail et de mon premier appartement loué, contaminé par la lecture de De Quincey et de Baudelaire, que le spectacle

de la ville autour de moi contenait toutes les possibilités de la littérature et que, tout ce que mes yeux voyaient méritait d'être célébré et raconté, les oiseaux dans les feuillages des tilleuls, les gens dans les cafétérias, les annonces des panneaux publicitaires, les femmes qui commençaient à porter des minijupes et me bouleversaient du même désir qu'au début de mon adolescence.¹

Mais la façon dont je voulais parler de New York s'apparentait plus à la performance qu'à la littérature, ou se rapprochait d'une littérature à contraintes, des dérives de Guy Debord, ou des parcours urbains à la Sophie Calle.

Mes traversées

« Que faites-vous toute la journée à New York ? » me demandait quelque esprit chagrin. « Rien, je monte et je descends Broadway, à pied quand je suis en forme, en autobus la plupart du temps, bien calée à la fenêtre, je rêve, j'observe, je prends des notes sur mes petits carnets vénitiens, je prends des photos, j'écoute les conversations, je descends, j'entre dans un café, un bistrot, un restaurant, j'écris, je vais au cinéma, je remonte par un autre bus ou par le métro, je cherche de la documentation insolite dans les librairies d'occasion, je lis des histoires sur le passé de New York, je vois des amis, je regarde la télévision, les nouvelles, les séries, *Saturday Night Live*, vous voyez, je ne fais rien. »

J'avais pris beaucoup de photos, la seule façon d'interrompre le flux du temps, de capter une seconde de bonheur, d'émotion, une vibration, une lumière : ciels blafards, blêmes, laiteux ou bleu intense dans le givre de l'hiver, ou grand soleil, j'ai photographié la ville à toute heure du jour et de la nuit. J'ai aussi vu un nombre invraisemblable de films portant sur New York. Je crois que l'imaginaire des villes est aussi fait d'images cristallisées, référentielles, d'épaisseurs de

¹ Antonio Munioz Molina, *Fenêtres de Manhattan*, Le Seuil, 2005, p. 311.

sémiotisations, de pluralisations de sens ou au contraire, de répétitions, d'images figées, stéréotypées. Imaginaire du cliché, au second degré. Il n'y a plus d'images, il n'y a que des clichés fait remarquer Werner Herzog à Wim Wenders, lorsqu'ils se trouvent au sommet d'une tour à Tokyo. Combien de génériques de séries américaines comme *Law and Order*, *NY CSI*, *NYPD Blue*, *Without a Trace* ou de génériques de films avec le Brooklyn Bridge, le Manhattan Bridge, le Queensborough Bridge ! Inoubliable générique de *Manhattan* de Woody Allen avec la musique de Gershwin en fond sonore ! C'est l'image de New York qui me fascine, la ville fantasmée à l'écran, encore plus que la ville réelle.

Je voulais rendre compte de mes traversées de la ville, littéraires, photographiques, cinématographiques, tous médias confondus. Je m'assignais des buts. Faire l'ensemble des 468 stations de l'ensemble du réseau métropolitain couvrant 230 miles et qui, d'après les connaisseurs, devait prendre 30 à 40 heures sans s'arrêter. Plus modestement, faire quelques lignes en prenant des photos à toutes les stations, m'arrêter à tous les Starbucks de Broadway, prendre sur toutes les avenues un des 12 000 taxis, ces *Ford Crown Victoria* jaunes qui sillonnent la ville à toute heure du jour et de la nuit. Monter au sommet de tous les gratte-ciel qui ouvrent sur un restaurant ou un panorama. Autrefois, j'allais volontiers à *Windows on the World*, le restaurant qui se trouvait au 107^e étage de la tour nord du *World Trade Center*. Monter au sommet du *Rockefeller Center*, et imiter King Kong en haut de *l'Empire State*. Arriver au *Top of the Tower*, presque à l'angle de la 1^e Avenue et de la 49^e Rue, vers six heures avant la nuit, trouver de la place du côté des gratte-ciel, de la ville et non pas du côté de l'East River. Rester jusque fort avant dans la nuit, pour voir la fin de la journée, le crépuscule et la montée des lumières. Vers sept heures, leurs flambées éblouissantes envahissent le paysage dans des ciels tourmentés. Je ne connais rien de plus beau que ce panorama. Mais comment exprimer le saisissement, la netteté de la découpe des gratte-ciel dans un ciel aux

traînées mauves, les puits de lumière des avenues, des rues, à l'infini, et ces mille yeux qui scintillent, qui s'illuminent progressivement. Laisser la nuit tomber. Vapeurs violettes, sentiment de plénitude.

S'arrêter chez Artie, le *Delicatessen* de la 82^e Rue sur Broadway et manger des *matze balls* presque aussi bonnes que celles que ma mère préparait.

Noter les itinéraires. Combien de *Duane Reade Drugstores* sur le chemin, combien de boutiques où on vous refait les ongles, et combien de comptoirs de bagels ? Faire l'inventaire aussi, à la Percec, de tous les endroits de New York où j'ai habité. Il y a quelques années, invitée à NYU pour un semestre, j'ai habité dans un studio fourni par l'université à Washington Square Place entre Bleeker, La Guardia, Houston et Mercer dans Noho, entre Soho et le Village proprement dit. Je suis longtemps restée inconsolable d'avoir quitté ce studio qui donnait sur l'animation de Bleeker Street. Mais j'ai déjà vécu dans le Upper East Side chez des amis, dans le quartier huppé, à l'abri, dans un New York à la Woody Allen qui se bornait non seulement à Manhattan, mais à son côté est. Le jour où John Lennon s'est fait assassiner, j'étais à New York, au Sheraton du Midtown, non loin de Central Park. Je me souviens de ma stupéfaction à l'annonce de cette nouvelle. J'ai aussi habité déjà dans le quartier que je viens d'occuper en face de Columbia. Il y a de cela bien longtemps. On prenait nos petits déjeuners sur Amsterdam, les automnes étaient encore de vrais étés. De bloc en bloc, la ville à apprivoiser, toujours nouvelle, toujours changeante, surprenante.

Coulées de Broadway. Il y eut des jours vides, sans but, dans l'errance, avec des contretemps. Il est vrai que je suis toujours à contretemps de moi-même. Je continuais néanmoins mes « coulées » le long de Broadway ou de la 6^e Avenue ou de Madison.

Prendre le M5 sur Riverside Drive pour aller jusqu'au Village. Ce jour-là, il faisait un temps splendide à pleurer de bleu. Je m'arrête à la grande brasserie à l'angle de la 6^e Avenue et de la 57^e Rue.

Arpenter la ville. Les couchers de soleil depuis l'appartement que j'occupe sur Riverside Drive au 8^e étage. Couleurs irisées, puis lueurs d'incendie, longues traînées violettes se reflétant dans l'Hudson.

Virées à Brooklyn, virées dans le Bronx.

Ces expériences insolites, vous les trouverez dans un livre à venir.² Je n'évoquerai ici que mes déambulations dans le métro, le cinéma, les textes qui rendent compte de cet imaginaire de la mégalopole inséparable de son métro, aussi bien du métro souterrain que du métro aérien.

Je regrette le *El*, le métro aérien qui, autrefois, traversait la ville. On le voyait arriver, tonitruant. Mario Soldati l'évoque merveilleusement :

Voici la sixième avenue recouverte par l'*Elevated*, obscure, plébéienne, résonnant de ferraille, au passage des trains. Ici, la misère et la saleté offensent les prodigieuses blancheurs de Manhattan et émeuvent ceux qui se souviennent, ceux qui retournent (ceux qui se perdent encore fascinés dans l'humble foule new-yorkaise. Chère sixième avenue). Quand la lumière de juin filtre à travers les poutres épaisses de l'*Elevated* et que l'ombre, sur la rue est dentelée par le soleil, comme une tonnelle ou une vigne. Dans les petites boutiques luisantes rient de gros vendeurs d'ananas à l'eau. À midi, les *hot dogs* roses et fumants comblent de douceur le maçon qui a quitté son travail pour la pause du lunch. À cette heure-là, le vacarme assourdissant du train qui file au-dessus de notre tête est gai, familier, presque rustique.³

Tout le monde a vu dans *French Connection*, le film de William Friedkin, la fameuse poursuite qui dure plus de dix mi-

² Régine Robin, *Mégalopolis, Rêver la ville*. En préparation pour Stock, Paris.

³ Mario Soldati, *Amérique premier amour*. Le Promeneur 2003, p. 78.

notes où Popeye Doyle (Gene Hackman) poursuit en voiture un redoutable caïd de la drogue qui a pris le métro aérien au sud de Brooklyn en direction de Manhattan. Cette poursuite est un modèle du genre et je ne passe pas sans émotion le long de cet itinéraire, à pied ou en métro sans avoir le cœur serré.

Filmée, caméra à l'épaule, à la manière d'un reporter de guerre (« je voulais donner l'impression que la caméra tombait tout à fait fortuitement au milieu des événements qui parsemaient le film ») parmi des badauds réellement effrayés et des véhicules réellement emboutis, la séquence vertébrale de *French Connection* croisait les codes du cinéma de genres et les techniques héritées du documentaire.⁴

Je tentai de retracer toute cette poétique du métro aérien à travers le Queens et Brooklyn, traversant jusqu'à Brighton Beach et Coney Island, retrouvant vers le Verrazano Bridge le coin de Bay Ridge où a été tourné *Saturday Night Fever*, la scène de *French Connection* évoquée plus haut, mais aussi les sites des films de Spike Lee comme le quartier de Bedford Stuyvesant à Brooklyn, ou, dans le Bronx, là où doit déboucher le train pris en otage de *The Taking of Pelham One Two Three*. Ce métro aérien, je l'ai traqué partout entre Brooklyn et Queens sur la ligne J vers Myrtle, vers Broadway Eastern Parkway. C'est un enchevêtrement de structures métalliques labyrinthiques, de voies du métro et des tabliers qui les supportent, immense paysage de poutrelles peintes en vert, allant dans tous les sens, les unes au-dessus des autres, déluge de poutres, de barres métalliques, de boulons d'acier, de passerelles, d'escaliers menant à la station de métro. Mille histoires du métro. Il y a l'histoire de cet homme qui raconte que lorsqu'il habitait le Bronx, tout petit, à l'âge de quatre ans, en prenant la ligne 2 avec sa mère, il est resté sur le quai, à la station Simpson Street alors qu'elle était déjà dans le train

⁴ Jean-Baptiste Théoret, « William Friedkin » in *La ville au cinéma*, Éditions du Cahier du cinéma, 2005, p. 699 et suivantes.

croyant qu'il la suivait. Les portes se sont refermées et le train allait repartir quand un caïd a réussi à rouvrir les portes, au dernier moment, et le garçonnet s'est précipité, terrifié, sur les genoux de sa mère. Il raconte que leur appartement du Bronx donnait sur le métro aérien, que le boucan de ferrailles passait au-dessus de ses fenêtres, cinq fois par heure jusqu'à une heure avancée de la nuit. Cela créait un rythme, écrit-il, une sorte de berceuse grinçante mais familière. Il faisait partie de son monde. C'était son New York.

J'ouvre le livre de Camillo Jose Vergara⁵. Il s'agit d'un livre de photographies consacrées au métro de New York, de sa poésie mystérieuse, de la variété des visages en attente du train à la station. L'auteur explique que dès son arrivée à New York, en 1970, il s'est mis à photographier les abords des stations de métro. Il y a chaque jour, dans la ville, près de 5 millions de gens qui prennent le métro et dans les années 1970, ce dernier était un lieu dangereux, abandonné aux gangs et aux graffitis. Lieu de désespérance qui lui faisait peur. Aujourd'hui, le métro a bien changé. Il a été nettoyé de ses graffitis. Il est plus « sécuritaire ». On peut s'abandonner à la vue, à l'ampleur des courbes du métro aérien et du paysage qu'il dévoile le long de la ligne 7 par exemple, ou B venant de Brooklyn. On peut même apercevoir la statue de la liberté quand le train traverse aux abords du Brooklyn Bridge. Le photographe va au bout des lignes, dans les endroits les plus reculés comme Rockaway dans le Queens, Sheepshead Bay à Brooklyn ou Nereid Avenue dans le Bronx, à la recherche de nouveaux clichés à faire, de restaurants, de paysages des confins de la cité. Mais, raconte-t-il en 2004, il a abandonné sa quête de personnages mythiques et de lieux enchantés le long des lignes de métro. Il voit autre chose d'un bout à l'autre des lignes : les appartements des gens, les télévisions allumées, des enfants, des chats qui regardent les trains par leur fenêtre. Il photographie les quais, les drapeaux sur les

⁵ Camillo Jose Vergara, *Subway Memories*, New York, Monacelli Press, 2004.

wagons, il photographie depuis l'intérieur du wagon des dépôts de trains à l'abandon, des banlieues désolées ou pavillonnaires, des carrefours sous la pluie, l'entrée des stations, surtout celles qui ont conservé leur ancien escalier métallique comme au carrefour de Intervalle et WestRochester dans le South Bronx à la sortie de la Freeman Station. Livre fascinant. Que de soirées il m'a fait rêver !

Notre Amérique et la leur

Lorsque j'entends des propos (et ils furent nombreux après le 11 septembre 2001) autour de l'antiaméricanisme, à propos de nos prises de position contre la guerre en Irak, contre la politique de Bush, de Dick Cheney, de Donald Rumsfeld, je me dis que la nature du « débat » (quel débat ?) s'est singulièrement dégradée. Je me reporte alors, tout en arpentant New York, au temps de ma jeunesse, à ces merveilleuses années 1960 où nous étions des militants pas si simplistes que ça et surtout pas schizophrènes comme on voudrait nous le faire croire.

Nous étions amoureux de la culture américaine, follement amoureux, d'Elvis, du rock, des romans policiers, des films noirs, des *thrillers*, des premiers *road movies*, de Joan Baez et de Bob Dylan, des « *Peace and Love* », aussi bien de New York que de la Californie. De ceux qui fumaient du pot aux recoins obscurs des rues de Little Italy, l'Amérique culturelle n'avait pas de secrets pour nous. Nous avions tout lu, tout vu au cinéma, les filles se peignaient comme Veronica Lake avec une mèche descendant très bas d'un côté du visage... Notre vie d'étudiant, c'était le cinéma du quartier latin à Paris, le cinéma américain même si nous aimions aussi les débuts de la nouvelle vague française. D'abord le western, les paysages de l'ouest américain. John Ford, Howard Hawks, Anthony Mann, John Huston, Sam Peckinpah, Fred Zinnemann, Nicholas Ray, Raoul Walsh et d'autres ont rythmé mes allées et venues au quartier latin entre le lycée Fénelon, la Sorbonne et

le métro, et ont bercé mes rêves. De l'Arizona à la Californie, du désert du Nevada aux plateaux du Nouveau Mexique, des canyons de l'Utah aux montagnes du Colorado, du grand canyon aux casinos de Las Vegas, de la vallée de la mort à Monument Valley, j'avais l'impression de connaître chaque cactus, chaque motel de la route 66. Cet ouest était cinématographique de part en part. De Yuma à Flagstaff, de Santa Fe à El Paso, de San Antonio à Barstow, de Tombstone où eut lieu le « règlement de compte à OK Corral » à Rio Bravo, j'étais partout avec les cow-boys, les shérifs, les bandits de grands chemins, les dévaliseurs de banques, les pilleurs de train, les dames des *saloons*, les voyageurs en chariots bâchés ou en diligences, je voyais arriver avec espoir ou crainte le chemin de fer dans de petites villes perdues. Et par-dessus tout, il y avait les Indiens avec leurs plumes et leurs flèches en haut des plateaux, attaquant les voyageurs. Petite fille, dans mon Belleville natal, voyant ces films doublés où mes héros avaient l'accent parisien, j'étais toujours du côté des Indiens, ce qui me rendait souvent malheureuse, car dans nombre de ces films de série B, la structure narrative poussait le spectateur à épouser le point de vue des Blancs. Adolescente devant des westerns plus élaborés, plus raffinés, vus en version originale, je n'étais plus d'un côté ou de l'autre, mais du côté du cinéma tout simplement.

Il y avait surtout notre fascination pour les grandes villes américaines à l'écran : Chicago, Los Angeles et surtout New York, par-dessus tout New York. Mon royaume pour New York !

Et c'était ces mêmes jeunes tout à leurs romans et à leurs films américains qui étaient des militants virulents contre la politique américaine, contre les USA, encore dans ou à peine sortis du maccarthysme et entrés sans crier gare dans la guerre du Vietnam. Il est vrai que nous avons aussi fort à faire avec la tragique histoire de notre pays qui s'enfermait dans des guerres coloniales : la guerre d'Indochine, bien ou-

bliée aujourd'hui, et la guerre d'Algérie. Quelques dates-clés punctuaient notre prise de conscience politique par rapport à l'Amérique au sortir de notre enfance : les époux Rosenberg, Mossadegh et la nationalisation du pétrole iranien, Sukarno en Indonésie et les milliers de morts de la répression avec la bénédiction américaine (guerre froide oblige !), la discrimination raciale et la difficulté de la lutte pour les droits civiques, l'horreur de voir arriver cet acteur médiocre et horriblement réactionnaire, gouverneur de Californie, puis Président des États-Unis, l'affreux Reagan, et avant lui l'affreux Nixon, heureusement dégommé par les suites du *Watergate*. Ce serait aussi l'appui sans relâche donné à toutes les dictatures latino-américaines, en particulier au coup d'État de Pinochet. Les affaires plus modestes aussi, mais qui comptaient pour nous : l'avancée du créationnisme dans les universités, une Amérique quasi médiévale malgré son avancée technologique. Notre Amérique était autre, mi-réelle, mi-imaginaire. C'était le bonheur d'une Amérique rêvée, fantasmée, antithétique de l'autre contre laquelle nous manifestations sans arrêt, mais il n'y avait pas de contradictions à nos yeux. Il nous suffisait d'être à la fois sur les autoroutes américaines, les routes de l'ouest ou au *Village Gate* à New York, d'être avec les journalistes qui ne lâchaient pas prise dans leurs enquêtes pour reprendre espoir. Dans les années 1950, Sartre et Simone de Beauvoir avaient été soumis au même type de pression : une fascination pour New York et Chicago, mais un regard critique aigu sur les réalités sociales et sur le rôle joué par les États-Unis dans le monde. Pour ne pas évoquer l'actualité.

Je pensais à tout cela en arpentant New York dans mon désœuvrement productif. Ville réelle, ville rêvée, ville filmée, photographiée, film fantasmé, j'imagine une vie, une biographie pour chaque femme, chaque homme que je rencontre dans l'autobus. J'en ai des milliers, petits fragments de vie, d'itinéraires, de parcours qui tissent autour de moi un immense patchwork et je pense à ces réflexions qu'on entend au début de *The Naked City* de Jules Dassin. On voit d'abord des

vues aériennes de New York et une voix explique qu'il y a huit millions d'histoires dans la cité sans voiles et que le film va se borner à raconter l'une d'entre elles....

« Alors, c'est ça que vous faites toute la journée. Mais ce doit être répétitif, non ? »

Vous vous souvenez de ce passage de *Smoke* de Paul Auster. Vous vous souvenez de ce moment où, assis à la table de la cuisine à Brooklyn, ils regardent de grands albums de photos. Il y a sur une page six photos en noir et blanc représentant la même scène : le coin de la 3^e Rue et de la 7^e Avenue à 8 heures du matin, toutes datées : 9-8-87 ; 10-8-87 etc. Si on feuillette l'album, on trouve toujours le même coin de rue photographié. Paul fait remarquer avec gêne que ce sont les mêmes photos qu'il a sous les yeux et Augie lui répond :

C'est vrai. Plus de 4 000 photos du même endroit. Le coin de la 3^e Rue et de la 7^e Avenue à 8 heures du matin. Quatre mille jours de suite par tous les temps. C'est pour ça que je ne peux jamais prendre des vacances. Faut que je sois à mon poste chaque matin. Chaque matin au même endroit et à la même heure... C'est mon grand projet, comme qui dirait l'œuvre de ma vie.

Et à Paul de plus en plus embarrassé, lui demandant comment il a eu l'idée d'un tel projet, Augie répond :

Je ne sais pas. Ça m'est venu comme ça. C'est mon coin après tout. Ce n'est qu'un petit bout de l'univers, mais il s'y passe des choses, autant que partout ailleurs. C'est la chronique de mon petit coin.⁶

Augie fait remarquer que les photos sont les mêmes et pas les mêmes.

...Il y a des matins ensoleillés et des matins sombres. Il y a la lumière de l'été et celle de l'automne. Il y a des jours de semaine et des week-ends. Il y a des gens avec des manteaux et des galoches, et des gens en short avec des T-shirt. Parfois les mêmes

⁶ Paul Auster, *Smoke*, Actes Sud, 1995, p. 54 et suivantes.

personnes, parfois d'autres. Et quelquefois les autres deviennent les mêmes, et les mêmes disparaissent⁷.

Et dans le film tiré du livre, à l'horizon, la courbe du métro aérien traversant Brooklyn.

Vous voyez, je ne fais rien, je monte et descends Broadway, *back and forth* sans relâche. Que voulez-vous, c'est ma passion.

⁷ *Ibidem.*